

Errance du désir

Monothéisme et psychanalyse, de Maya Malet, PUF, « Science, histoire et société », 319 p.

Les naufragés. Avec les clochards de Paris, de Patrick Declerk, Pion, « Terre Humaine », 364 p.

Michel Peterson

Number 191, July–August 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18240ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Peterson, M. (2003). Errance du désir / *Monothéisme et psychanalyse*, de Maya Malet, PUF, « Science, histoire et société », 319 p. / *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, de Patrick Declerk, Pion, « Terre Humaine », 364 p. *Spirale*, (191), 48–49.

ERRANCES DU DÉSIR

MONOTHÉISME ET PSYCHANALYSE de Maya Malet

PUF, « Science, histoire et société », 319 p.

LES NAUFRAGÉS. AVEC LES CLOCHARDS DE PARIS de Patrick Declerck

Plon, « Terre Humaine », 364 p.

DEUX généreuses contributions. La première, de Maya Malet, plonge dans le monothéisme et le modèle institutionnel qui en découle pour rouvrir par le Nom-du-Père — métaphore du Père mort marquant la transmission et non signe prétendu d'une suprématie phallique — la relation mère/enfant à la dimension triangulaire de la communication et ce, dès la conception. Se dessine un parcours qui nous conduit d'une analyse des modalités de l'inscription du judéo-christianisme dans l'image inconsciente du corps pour ensuite en détecter les marques dans la clinique de la peau, dans celle des exclus recueillis à la Maison de Nanterre, et enfin dans celle des autistes accueillis à Bonneuil. La seconde contribution, de Patrick Declerck, Médecin du Monde, anthropologue et psychanalyste, raconte, à travers des fragments de vie et de rêves, de souvenirs d'enfance personnels et d'incursions dans les bas-fonds de la terre humaine, trop humaine, les itinéraires des vaincus parmi les vaincus : les clochards. Une odeur de ruines, un mémorial, sans tabous ni trompettes. L'hymne d'un pessimiste joyeux, cosmopolite et anarchiste. Cette fois encore, nous visitons Nanterre, mais nous entrons dans d'autres salles. Pour un peu, nous entrerions dans la morgue. En tout cas, nous visitons le cimetière.

0+1=2

S'attardant à la question de la fraternité, Lacan disait de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* qu'il représentait « le comble du comble ». Car ce livre, comme *Totem et Tabou*, n'aurait « ni queue ni tête » : « Ce qu'il y a de certain, c'est que ce dont il s'agit avec les prophètes n'est pas quelque chose qui ait quoi que ce soit à faire avec la jouissance » (*Le Séminaire, Livre XVII. L'Envers de la psychanalyse*). Alors, si ce n'est de jouissance, de quoi s'agit-il? Maya Malet reprend la question freudienne à ses origines : « Comment un homme, Moïse, a-t-il pu fonder une religion? » En articulant sa réflexion à l'histoire, à la psychanalyse et au politique, l'auteure pose la question de l'Un, de l'Idéal du moi et de la soumission au leader en revenant au parricide fondateur. Selon quelle logique affirmer qu'il n'y a qu'un Dieu, le mien? En posant un tiers terme, une étrangeté portant l'identité, la division du

sujet. « Tu n'auras d'autre Dieu que moi » — énoncé contractuel re-transmis par un bègue (Moïse lui-même, égyptien?) et rendu audible par le fait que l'Un n'est concevable et « métabolisable » qu'en fonction du deux.

Tout est une question de décompte et Malet rappelle que lorsque Lacan rejoue l'analyse de Frege, c'est pour montrer que « zéro et un, cela fait deux », autorisant ainsi l'évocation du Un innommé, de « l'Un de celui qui est ». Sans possibilité de penser le Un et l'universel, pas de duel et, plus grave en termes de civilisation, pas de quantification, pas de loi commune possibles. Avant la symbolisation d'un dieu Un, comment établir la mécanique de l'égalité ou du droit? Comment recenser, autour de quoi? « Avant cela, on ne sait pas compter, on ne sait pas se compter, on ne reconnaît pas son semblable. » En bref, le monothéisme religieux et universaliste, matrice de la science, se présente comme une institution enveloppante. Foyer du signifiant (et non du chiffre) Un de la Loi, du *nomos*, elle constitue une peau extensible. On comprend alors l'intérêt que porte Malet aux maladies dermatologiques. La peau se met à parler, voire, parfois même, à hurler. Elle fournit un « enseignement épidermique ». L'auteure re-part des représentations freudiennes de l'appareil psychique pour démontrer que les écarts entre le dedans et le dehors du corps ne s'appréhendent que par le biais de la dialectique du désir, ce qui revient à poser la peau comme métaphore et bande unilatère de Moebius. De là sont explorés les cliniques du dé-tatouage, des paresthésies buccales pathogènes (qui donnent l'occasion de proposer cette idée originale selon laquelle une bouche fait penser au graphe du désir renversé sur le modèle d'une langue tirée), des aphtes, des MTS et surtout des angiomes dans la mesure où ceux-ci, véritables énigmes (pourquoi, par exemple, leur temps d'évolution correspond-il à celui de la gestation de l'embryon?), écarquillent l'espace transgénérationnel.

Partis d'une vision du mont Neubo, nous voilà maintenant à la porte des institutions de soins. En premier lieu, le CASH (centre d'accueil et des soins hospitaliers) de la Maison de Nanterre. Cette structure éclaire bien la brèche entre exclusion et enfermement (hébergement des sans-abri, aide aux clochards, réadaptation-réinsertion sociale, etc.), ce que Malet établit en recourant au quadripode de Lacan — où le signifiant maître (S1) est figuré par l'ordre public et le plus-de-jouir par les hébergés du

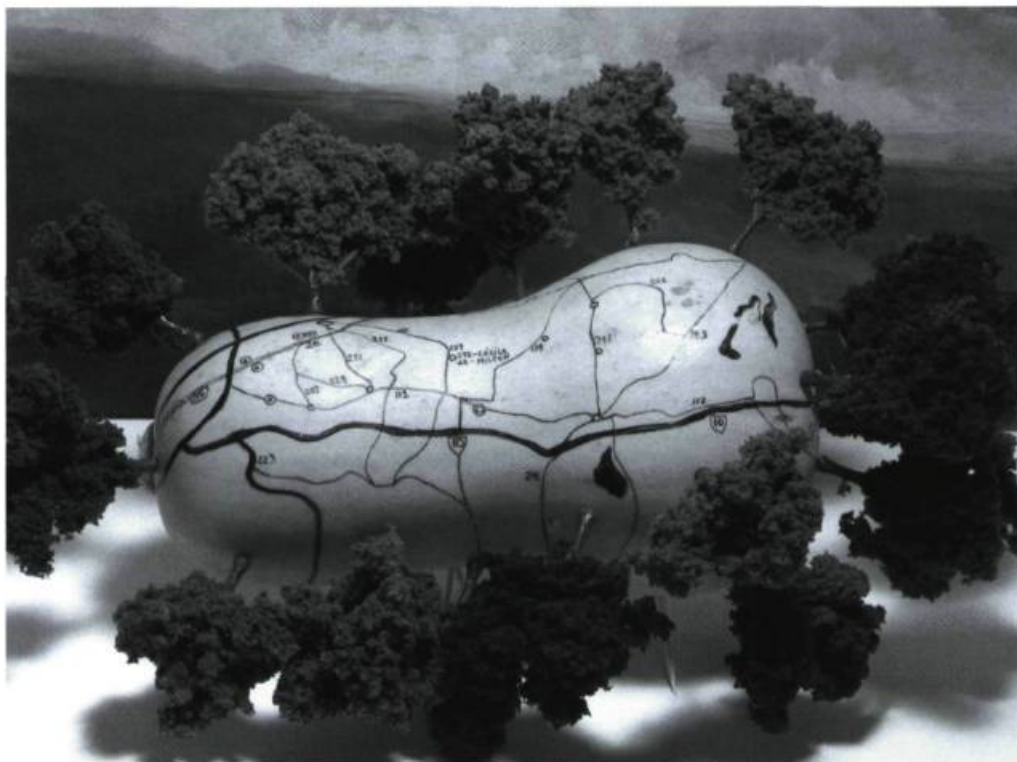
CASH en position d'objet *a*, c'est-à-dire de déchets de la société. Puis Bonneuil, cette institution éclatée, *pas toute*, précaire (c'est là sa chance, aurait dit Maud Mannoni), accueillant des autistes. Accompagner ces enfants par la main et les entendre comme ils nous entendent, jusque dans leur silence, leurs chuchotements, loin des méthodes purement éducatives aujourd'hui favorisées, la théorie de l'esprit qui le fonde (sur la base du béhaviorisme) rendant pratiquement inaudible la parole de l'autiste, ce mythe vivant conciliant les contraires « en étant le messenger hors pair du ratage de la communication chez l'homme ».

D'abord ne pas nuire

Samedi matin. Je reviens d'une réunion avec des collègues lacaniens. Métro Sherbrooke. Dans le couloir, au bas de l'escalier mécanique, un homme dans la quarantaine est assis sur un bac en plastique. Devant lui, un échiquier sans autres figurines que deux canettes de *Sprite* sur lesquelles il tape en tentant d'adopter un rythme à peu près synchronique. Son hit du jour : « Arrête de boire, tu vas avoir plus d'argent et tu vas pouvoir laver ton linge. C'est simple, non? » Ben oui, suffit de s'y mettre. Hop! Quel clochard ne saisirait pas ce message d'un pair. D'un pair? Est-ce que ça existe, ça? Jean-Pierre Lizotte? Les squatters du Square Viger?

En fait, un clochard, ça dort souvent... ça ne peut pas dormir... Voilà un réel problème, que connaissaient déjà les clochards des jardins du Prater de la Vienne de la fin du XIX^e siècle, autorisés à y passer la nuit, à condition, rappelle Nina Sutton, « de ne pas se départir d'une tenue convenable » (*Bruno Bettelheim. Une vie*, Stock, 1995). Noblesse oblige... même si la formule contraste avec la puissante image de Patrick Declerck : « Le clochard est le fœtus de lui-même. » Or ce fœtus, on peut au mieux le soulager provisoirement. En quinze ans de consultation dans la rue, les gares, les centres et les hôpitaux, le fondateur de la première consultation d'écoute destinée aux SDF en France « ne connaît pas de cas de guérison ». Soyons clairs : nous entreprenons un voyage au bout de la nuit. Aller simple.

Il s'agit ici des vrais clochards, gravement atteints. Un peu comme les autistes, ils interrogent



Josée Pellerin, *Le monde selon Robert Lalonde*, 2002, impression numérique sur papier d'artiste Condor, 112 cm X 138 cm.

les principes reconnus par les systèmes publics : le mieux, la dignité, la solidarité, l'empathie, la compassion... aux poubelles de la bonne conscience! Nous entrons à « l'école de l'abjection », là où les élèves vivent dans un véritable « chaos pulsionnel », d'où le fait que l'idée de projet thérapeutique apparaisse dérisoire et inappropriée.

Ce qui gêne avec les clochards, c'est qu'ils déplacent jusqu'à la catégorie de l'exclusion, ainsi que l'idéologie qui la sous-tend. Se souvient-on qu'au milieu des années quatre-vingt-dix, notre Ministère de la santé et des services sociaux soutenait la prévention afin, *d'ici 2002*, de « favoriser la réinsertion sociale des itinérants »? Est-il nécessaire de démontrer le cuisant échec de cette « politique » impossible basée sur les travaux de chercheurs patentés? En conclusion d'un ouvrage universitaire, on pouvait par exemple lire à l'époque qu'il fallait se méfier des effets pervers des solutions de dépannage à court terme : « Dans la planification des services, le fait d'être sans abri ne devrait pas être perçu comme une condition chronique mais comme un incident de parcours, une ratée momentanée du système social et individuel. Ceci apparaît particulièrement vrai pour les sans-abri qui en sont à leur premier épisode de perte de domicile » (Fournier & Mercier. *Sans domicile fixe. Au-delà du stéréotype*, Méridien). Sans prendre en compte l'inconscient, on oublie tout simplement que, s'agissant de cette « clientèle », le concept même de dépendance est totalement inadéquat, à moins qu'on ne s'en tienne seulement à une logique de l'offre et de la demande des services.

Dans ce contexte, l'intérêt des thèses de Declerck est d'éviter les modèles explicatifs construits à partir des causes (internes ou

externes) et des responsabilités (volontaires ou imposées) de l'itinérance. Sans nier l'apport des grands travaux sur la question — par exemple, ceux, incontournables, d'Alexandre Vexliard, qui datent de la fin des années cinquante —, et sans exclure les théories de l'étiologie individuelle (carences sociales ou dégringolades) ou sociale (désaffiliation) et les théories de la vulnérabilité (contexte socio-économique et événements précipitants), Declerck démontre l'absurdité qu'il y aurait à vouloir réinsérer le clochard (souvent confondu dans les études avec l'itinérant ou le mendiant). Ce dernier est certes un exclu, mais qui en vient à s'exclure (de) lui-même de manière permanente, définitive. Voilà concrètement mis à mal le discours de l'exclusion, discours qui la crée, lui détermine une cause et surtout, donne cohérence et assise au déni des transgressions (liées aux pauvres, aux polytoxicomanes, aux malades mentaux, aux délinquants, aux handicapés physiques, etc.) de même qu'à une théorie normalisante de la société autorisant la « casuistique du respect ». Tout cela est bien émouvant, mais l'essentiel est d'abord et avant tout de mettre à l'abri les clochards.

Declerck dégage donc un syndrome de désocialisation dont les trois constantes énoncées (exclusion du travail, alcoolisme et trahison des femmes) prennent corps dans « un ensemble de comportements et de mécanismes psychiques par lesquels le sujet se détourne du réel et de ses vicissitudes pour chercher une satisfaction, ou — à minima — un apaisement, dans un aménagement du pire. La désocialisation constitue, en ce sens, le versant psychopathologique de l'exclusion sociale ». Suivant cette vision, les intervenants (souvent tentés, dans les coulisses, par l'eugénisme) ne peuvent qu'être confrontés à une « clinique de

l'extrême », sans lendemain, au sein de laquelle il convient de poser d'entrée de jeu l'invagination entre la société et ses marges. C'est après avoir ausculté les trois temps — l'élaboration du projet thérapeutique, sa mise en œuvre et son... abandon — du scénario pitoyablement répétitif de la relation thérapeutique telle qu'il est véhiculé avec plus ou moins d'autoritarisme dans le milieu de l'aide sociale afin de dénier radicalement la peur paranoïde de la transgression que le clochard « réalise » bien malgré lui, que Declerck propose son alternative, à savoir celle de la « fonction asilaire » et de « l'espace transitionnel de soins ». C'est d'ailleurs là l'un des grands intérêts de son ouvrage : que ses analyses, loin de conduire à un défaitisme ou à un nihilisme, conduisent à une réelle pratique sans concession aucune.

L'alius?

La question posée par Declerck et Malet est en définitive celle de la responsabilité et de l'éthique dans l'horizon de cliniques présentifiant l'inquiétude provoquée par des sujets en quelque sorte radicalement retirés du capital. En nous laissant sur *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Freud rendait incontournable la question du vivre-ensemble et du lien social. Comment prédire jusqu'où tiendra l'espace transitionnel où peuvent encore se jouer quelques fragiles nouages? L'un comme l'autre, Malet et Declerck proposent une clinique du risque absolu au sein de laquelle la « persistance du lien thérapeutique » demeure l'enjeu principal. Belle leçon pour nos sociétés rongées par la cupidité et l'avarice.

MICHEL PETERSON